



CULTURE

CHRONIQUE Retenu au Théâtre des Champs-Élysées à l'issue du concert jeudi soir en raison de l'attentat, le public a su apprécier une sonate de Beethoven improvisée.



LE CLASSIQUE
Christian Merlin

Jeudi soir, au Théâtre des Champs-Élysées, le concert de l'Orchestre de chambre de Paris s'était déroulé sans encombre. Nous y étions allés pour nous faire une idée d'une nouvelle orientation que le pianiste François-Frédéric Guy, l'une des personnalités les plus attachantes du paysage musical, confère à sa carrière: la direction d'orchestre. Parcours prudent, en commençant par diriger du piano, en l'occurrence deux concertos de Mozart, le 20^e et le 21^e. À la fin du concert, pendant les rappels, nous étions en train d'essayer de mettre de l'ordre dans notre ressenti. D'un côté, une simplicité sans fioritures, une clarté lumineuse, une énergie pleine d'allant, de l'autre, un léger manque de fantaisie et d'intériorité, et surtout un accompa-

gnement d'orchestre trop vertical et asséné, manquant de rebond, un peu raide et linéaire à notre goût.

Nous en sommes donc à soupeser les plateaux de la balance de ce beau concert, lorsque nous voyons entrer en scène quelqu'un que l'on est habitué à voir dans les couloirs: Jean-Philippe Raibaud, chef du contrôle, un de ces hommes de l'ombre qui veillent chaque soir à ce que chacun soit à sa place. Muni d'un micro, il s'apprête à faire une déclaration, ce qui se produit en général plutôt avant le début d'un concert, pour annoncer par exemple un artiste malade ou un changement de programme. Rien de tout cela cette fois. Il explique qu'un événement grave vient de se produire sur les Champs-Élysées pendant le concert et que la préfecture de police de Paris a ordonné au théâtre de confiner le public dans la salle jusqu'à nouvel ordre.



François-Frédéric Guy et l'Orchestre de chambre de Paris sur la scène du Théâtre des Champs-Élysées, le 20 avril à Paris. DR

Auditeurs et musiciens accueillent la nouvelle avec un mélange de sang-froid et de consternation, chacun rallumant son portable pour essayer d'avoir des nouvelles ou prévenir qu'il va être en retard. Il est question d'un policier tué, pour le reste on entend tout et son contraire. Impression étrange de se retrouver dans l'atmosphère coupée du monde d'une salle de concert dédiée à la beauté et à l'harmonie, tandis qu'y parviennent les échos assourdis du fracas du monde. Tenu régulièrement informé du fait que l'interdiction de sortir n'est

toujours pas levée, le public commence à perdre sa concentration, à se morceler. C'est le moment que choisit François-Frédéric Guy pour revenir sur scène.

Une émotion commune

Les pupitres de l'orchestre ont été retirés, mais le piano est resté. Et il se met à jouer le premier mouvement de la *Sonate au clair de lune* de Beethoven, musique toute en intériorité. Les premières notes peinent à émerger, on se rassoit, les portables tintent, les conversations se poursuivent machi-

nalement. Et puis le silence se fait, le jeu fervent et concentré du pianiste capte bientôt l'attention d'un public qui semble prendre conscience de la gravité de l'enjeu : se retrouver dans le partage d'une émotion commune, faire taire un instant les inquiétudes et préoccupations individuelles pour recevoir l'effet apaisant d'une musique favorisant l'élévation là où tout vous ramène vers le bas. Ni pathos ni sentimentalité, seulement un moment de partage dont on mesure encore mieux la nécessité vitale quand le danger n'est qu'à quelques mètres. ■